DES REQUINS CHEZ LES FUTURS MÉDECINS

La première année de médecine soumet désormais les étudiants à un test qualificatif. Seuls les mieux classés "passeront". De quoi transformer les bacheliers en fauves prêts à tout pour dépasser leurs condisciples.

En cette fin d'année académique, les candidats inscrits en première année de médecine devront passer le fameux et nouveau "concours". Fin du mois du juin, une semaine après leur session d'examens, ils vont devoir cocher durant une longue journée supplémentaire les bonnes cases sous les questions à choix multiples qui leur seront présentées. *"Ils n'auront pas plus de boulot puisque la matière du concours est la même que celle évaluée aux examens"*, rassure le président du jury du concours de l'UCL Jean-François Denef. En fait, la session «ordinaire» servira à noter les étudiants, qui doivent réussir au minimum 45 crédits (sur 60) avec une moyenne d'au moins 10/20. Le concours, lui, aura pour but de les classer indépendamment des notes obtenues aux exams! Seuls les meilleurs remporteront leur ticket pour la deuxième, laissant un tas d'étudiants brillants sur le bord de la route. Et les places sont chères! Sur les 935 inscrits au mois de septembre en première médecine à l'UCL, l'université la plus fréquentée cette année, seuls 164 seront retenus.

Face au nombre trop important de médecins sur le marché, c'est "l'idée", un peu labyrinthique, mise en place en Fédération Wallonie-Bruxelles. Il aurait peut-être été préférable d'instaurer un examen d'entrée, comme en Flandre, afin de ne pas faire perdre une année et beaucoup d'énergie aux étudiants. Il faut aussi se rappeler qu'un premier tri a déjà été fait après la session de janvier afin de réorienter les bacheliers en échec vers d'autres professions médicales ou les inviter à étaler leur première sur deux ans.

L'ULB, comme l'explique le Professeur Stéphane Louryan, a décidé d'être ultra-sélective après la première session. Et ce, afin d'éviter de faire doubler des candidats qui ont réussi tous leurs examens et de leur pulvériser le moral. Tous les aspirants médecins encore dans la course peuvent ainsi être certains, s'ils réussissent leur session, de pouvoir poursuivre leurs études. Mais la stratégie n'a pas été la même partout. À l'UCL, le nombre de premières années a malgré tout diminué de moitié, mais reste trois fois trop élevé par rapport au nombre final autorisé. La situation est sensiblement la même à l'université de Mons, de Namur et de Liège.

Les places restent donc chères. Et ce ne sont pas que des mots. Des étudiants en sont venus cette année à saboter leurs condisciples pour se frayer un chemin vers la deuxième. Charline (nom d'emprunt), étudiante à l'UCL, ne manque pas d'anecdotes scandaleuses. *"De faux délégués communiquent… de fausses infos! Par exemple, en décembre, on devait s'inscrire aux examens. Et ils disaient qu'il ne fallait pas le faire immédiatement. Certains se sont fait avoir et ont été mis sur la touche! Ils envoient aussi des messages annonçant que les cours sont annulés pour être les seuls à y assister et partir avec une longueur d'avance."* Sans parler des soi-disant synthèses de référence délibérément truffées d'erreurs et d'actes parfois violents. Une amie a raconté à Charline que d'autres candidats lui avaient coupé ses notes de cours aux ciseaux à la bibliothèque et les avait jetées par la fenêtre pendant qu'elle était aux toilettes. Jean-François Denef admet que *"quatre étudiants de première, désormais sous procédures disciplinaires, ont réellement dérapé cette année"*, sans vouloir illustrer ses propos.

"Les étudiants en médecine ont toujours été un peu individualistes, car le nombre de places pour chaque spécialisation est limité, réagit Quentin Lamelyn, président du Comité interuniversitaire des étudiants en médecine (Cium) et en 5e année à l'ULB. Bien que le ministre de l'Enseignement supérieur Jean-Claude Marcourt vient de garantir un numéro Inami à tous les futurs médecins diplômés en 2016, le nombre insuffisant de tickets d'entrée dans la profession continue aussi à inquiéter. *"On espère que les numéros Inami seront définitivement supprimés avant 2017. Ils n'ont de toute façon plus aucun sens puisque le concours se charge déjà de limiter l'accès à la profession."* Déjà tendu depuis plusieurs années, le climat dans les auditoires est devenu invivable avec cette nouvelle formule, au point de provoquer des burn-out. Impossible à chiffrer, mais le nombre de cas qui nous a été rapporté est déconcertant. Notre Charline, rêvant de devenir médecin depuis l'enfance, a réussi son premier quadrimestre avec un seul petit accrochage et pourtant elle a failli jeter l'éponge. Elle s'attendait bien sûr à accumuler des cernes sous les yeux. Elle se doutait que le concours pousserait les candidats à travailler encore plus dur, elle la première. Mais après plusieurs mois à se faire doubler au moindre signe de faiblesse, avec des migraines de plus en plus fréquentes, elle s'est tournée vers un psychiatre. *"Il m'a aidé à relativiser ma situation afin de mieux appréhender ma session de juin. Mais si le climat ne change pas, pas sûr que je tienne le coup six ans."*

DE MAUVAIS MEDECINS

Profs et cadres universitaires ne sont pas non plus aveugles. Le doyen de la fac de médecine à l'Université de Namur, Yves Poumay, est un témoin de premier plan de ces dérives. *"Les étudiants ne réagissent même plus aux traits d'humour qu'on fait pendant les cours! D'ordinaire, ils sont réceptifs. Cette année, à cause du stress, ils ont perdu l'insouciance qu'on doit avoir à 18 ans."* La situation est telle que les amitiés sont des denrées rares. *"Cette année, on n'a pas le temps pour ça. La plupart d'entre nous bossent de 5h du matin à minuit. Tous les jours"*, commente Charline. Alors pourquoi ne pas les rassurer? D'abord, en début d'année, personne, même au sein des instances académiques, ne maîtrisait les modalités pratiques. *"Encore aujourd'hui, il nous est impossible d'expliquer clairement le règlement,* admet Yves Poumay. *Ce serait une erreur professionnelle de simplifier le texte de loi qui régit le concours."* Même si, affirme-t-il, chaque étudiant a désormais toutes les cartes en main pour ne plus être dans le flou. Ensuite, personne, dans les universités, n'oserait s'y risquer. *"Il faut leur ouvrir les yeux. Non, ils n'auront pas tous leur place en deuxième. C'est mathématique. Même si je regrette que certains étudiants en arrivent à se faire la guerre."*

Reste qu'une telle rivalité entre les étudiants dans les facultés de médecine est particulièrement interpellante. Les professions de la santé n'impliquent-elles pas forcément un esprit de solidarité et d'empathie? *"Les patients vont en payer le prix!"*, craint Quentin Lamelyn. Mais au-delà de l'aspect relationnel médecin-patient et le manque de sensibilité qu'une telle formation pourrait induire, c'est la qualité des soins de santé qui risque le plus d'en subir les conséquences. Les médecins retrouvent régulièrement leurs confrères pour établir des diagnostics. Sans une entente exemplaire, nous glisse-t-on dans plusieurs universités, on court vers la catastrophe. Les profs veulent néanmoins se montrer optimistes. Cette première année sera désastreuse sur le plan humain, mais le système est amené à s'améliorer. Et, suggère Yves Poumay, il pourrait être intéressant à l'avenir d'évaluer, dans le concours, des compétences basées justement sur l'empathie et la solidarité afin de renvoyer les sans-cœur loin des malades. Comme c'est déjà le cas dans l'examen d'entrée en Flandre...

✖ Nicolas Sohy